

il me semble que l'on doive en conclure que jamais aucune Province ne sauroit se croire autorisée à connoître d'un objet dont la décision paroît n'appartenir qu'au Juge ordinaire de l'une des Provinces. Si donc quelqu'un se croit personnellement lésé par un Membre d'une des Provinces, & si l'offensé présume que les plaintes ont pour motif une attaque qui blesse son honneur, & dont il doit demander satisfaction, il faut, sans contredire, que l'offensé s'adresse aux Juges compétens, au Tribunal desquels il ressort, vu que la recherche d'une affaire de cette nature ne sauroit être demandée aux Confédérés, sinon dans le cas où le Membre en question se jugeant, dans de certaines occasions, grevé par la décision des Juges, croiroit devoir implorer à cet égard l'examen & la décision des Confédérés. Cela posé, j'avoue ne pas comprendre comment la manière d'agir de L. H. P. peut se concilier avec les privilèges qui appartiennent incontestablement à chacune des Provinces; principalement lorsque la résolution formée porte sur une prétendue accusation de la ville d'Amsterdam; & sur les plaintes qui en ont résulté. Si tel avoit été le but qu'on cherchoit, la constitution fondamentale & les privilèges de chaque Province militeroient contre l'avis proposé, au nom de cette Province, par nos Comités à la Généralité. Mon opinion seroit donc qu'afin de prévenir à l'avenir des avis précipités de cette nature, on chargeât expressément nos Comités de ne plus en hasarder à l'avenir, & particulièrement de ne pas se mêler du point en question, sans un ordre positif des Etats de cette Province. Mais, pour m'expliquer catégoriquement sur la Lettre de Mgr. le Duc, contenant des plaintes relatives au Mémoire si fameux, soumis par la ville d'Amsterdam aux considérations de S. A. S., en sa qualité de Stadhouder-Héréditaire de cette République; par laquelle Lettre Mgr. le Duc requiert de L. H. P. une satisfaction qu'elles pourroient juger propor-

donnée à l'offense. Je serois d'avis ; d'après les raisons alléguées ci-dessus , que Mgr. le Duc en question n'auroit pas dû s'adresser à L. H. P., puisque la prétendue injure ne paroît pas relative à son caractère de Feld-Maréchal , mais à sa personne ; qu'à cet effet , & d'après la constitution fondamentale de cette République , on devroit le renvoyer à porter les plaintes & s'adresser à ceux qui seuls doivent être reconnus les Juges compétens pour en décider ; sans s'expliquer en aucune manière à quel point le Mémoire en question auroit pu donner lieu d'en déduire les insultes alléguées & d'en demander satisfaction. Cependant , N. & P. S. , quoique je pense que nous ne sommes aucunement fondés à connoître de cette affaire , l'objet est néanmoins d'une nature qu'il ne doit pas nous être indifférent , si les accusations alléguées sont fondées ou chimériques. L'intérêt de cette République , devant nous tenir également à cœur , nous oblige d'examiner soigneusement , mais , avant tout , impartialement cette affaire , tandis que je sollicite V. N. P. de réfléchir , d'après leur sagesse , combien des preuves convaincantes d'une haine nationale & générale , pourroient entraîner de suites fâcheuses (d'autant plus que les tems antérieurs pourroient , peut-être , fournir des exemples que des politiques consommés regardoient alors comme très nécessaire une précaution semblable) , afin que des réflexions pareilles nous mettent en état , par les moyens convenables & prudens , de sauver ce Pays , ce Gouvernement & ses sujets , de nouveaux désastres qui résulteroient nécessairement , dès que cette haine seroit solidement prouvée. Quiconque prend à cœur l'intérêt de cette République , ne peut dissimuler qu'à présent , peut-être plus que jamais , on doit s'abstenir de toute partialité dangereuse dont résulte une augmentation de dissensions , de confusion , ce qui ne manquera pas d'entraîner à la ruine totale de notre constitution politique. Il est donc à désirer que l'on y pourvoie à tems , & que l'on prenne des mesures pour détourner des suites de cette nature , & d'autres aussi fâcheuses.

M E R C U R E
D E F R A N C E .

S A M E D I 25 A O U T 1781.

P I E C E S F U G I T I V E S
E N V E R S E T E N P R O S E .

I D Y L L E .

M I L O N , L Y C A S .

L Y C A S .

Q U E j'aime à voir Milon, au déclin de ses jours,
Égayer sa vieillesse & sourire aux Amours!
La gaité, cher Milon, dans vos yeux étincelle.
Quel espoir si flatteur aux plaisirs vous rappelle ?
Hélas ! je le fais trop ; les ennuis dévorans
Assiégeoient votre cœur, ont flétri vos beaux ans :

M I L O N .

Tu dis vrai, cher Lycas ; une sombre tristesse
Empoisonna le cours de ma foible jeunesse.
Comme on voit le soleil dans la belle saison,
Quand des brouillards épais surchargent l'horison,

Sum. 25 Août 1781.

G

Des portes du couchant dissiper les orages ;
De mes jours presque éteints le soir est sans nuages.

L Y C A S.

Et quelle est , cher Milon , d'un si grand changement
La cause impénétrable ?

M I L O N.

O doux ravissement !

Des pleurs délicieux inondent mon visage.
De la félicité je vois la douce image.
Mon bonheur embellit ces coteaux gracieux ,
Et de ces clairs ruisseaux les bords silencieux.
Les chagrins de mon cœur n'attristent plus nos plaines.
Ah ! Lycas , je croyois qu'accablé de ses peines
Mon cœur ne pourroit plus s'entrouvrir au bonheur !

L Y C A S.

Quel est , heureux vieillard , le mortel protecteur
Qui mérite les vœux de ma reconnoissance ?

M I L O N.

Un Dieu fait mon bonheur ; c'est le Dieu de la France.
Trop long-temps les Bergers , sous un joug odieux ,
Ont traîné leur misère , ont imploré les cieux :
Un Dieu tourne vers eux les yeux d'un tendre père.
Oui , les Rois bienfaisans sont les Dieux de la terre.
Louis répand au loin sa Royale bonté ;
Louis à ses Sujets remet leur liberté.
Elle couronne enfin ma débile vieillesse :
Sous ses loix le Berger voit fleurir sa jeunesse.

Comme un astre éclatant, de ses rayons heureux,
Elle disperse au loin les brouillards orageux,
Qui depuis si long-temps affligeoient ce rivage.
Hélas! ô mes enfans! ces bœufs, ce pâturage,
Ce champ dont les épis hérissent les sillons,
Et ces chênes pressés entre ces deux vallons,
J'en jouis, c'est mon bien : par ces dons ma tendresse
Ne pouvoit de vos ans étayer la foiblesse.
Ma mort vous enlevoit ces champs, tous vos trésors;
Ma mort vous condamnoit à fuir loin de ces bords.
Vous étiez destinés, errans & sans patrie,
A traîner, loin d'ici, l'horreur de votre vie.
Mais cessez de gémir, doux fruits de mon amour;
Vous ferez habitans de ce charmant séjour;
Vous jouirez en paix du modique héritage
Que devoit dévorer un affreux esclavage.
Coulez, enfans chéris, les jours les plus heureux;
Le plus digne des Rois vient d'exaucer mes vœux.
Il permet à vos bœufs d'errer dans vos prairies;
Il vous rend possesseurs de ces rives chéries.
Comme ces arbrisseaux, croissez, heureux enfans ;
Comme eux de vos rameaux ombragez mes vieux ans.
Je ne me repens plus de vous avoir fait naître ;
Je ne hais plus le jour où vous reçûtes l'être.
O mes enfans ! témoin de vos heureux destins,
Que ne puis-je oublier, hélas ! tous mes chagrins !
Puissiez-vous quelque jour, d'une épouse si chère,
De ses rares vertus consoler votre père !

Ses chagrins & les miens , l'horreur de votre sort,
Ont versé dans son sein le poison de la mort.

L Y C O R I S.

Chassez de votre cœur , aux ennuis trop fidèle ,
De vos longues douleurs la mémoire cruelle.
Jouis , heureux vieillard , de ton propre bonheur.
Que Louis nous promet un avenir flatteur !
Comme au Dieu des Bergers offrons-lui nos hom-
mages ,

Et faisons de nos chants retentir nos bocages.
Souffre , ma Lycoris , que sur mon chalumeau
Je chante ce grand nom étranger au hameau.
Vous , redites nos chants , échos de nos montagnes ;
Louis le Bienfaisant est le Dieu des campagnes.
Cher Milon , dès ce jour adressons-lui nos vœux :
Qu'il partage l'encens qui fume pour les Dieux.

M I L O N.

O Myrtha ! tendre épouse & mère trop sensible ,
Tu crus , pour tes enfans , la fortune inflexible !
La douleur , de tes jours éteignit le flambeau !
Je vais tous les matins pleurer sur ton tombeau.
Que ces momens sont chers à ma mélancolie !
Sur ta tombe , où je veux abandonner la vie ,
Déjà quatre printemps ont répandu des fleurs.
Je me sens accablé du poids de mes douleurs.
Oui , Myrtha , chez les morts je vais bientôt descendre ;
Mes os seront bientôt réunis à ta cendre.
Quatre-vingt-dix hivers ont blanchi mes cheveux ;
Le Ciel accomplira le dernier de mes vœux.

Monarque bienfaisant , ô toi , dont la sagesse ,
 Les précoces vertus illustrent la jeunesse ,
 Veille sur nos destins ; protège dans nos champs
 La liberté , la paix des heureux habitans.
 Que ton règne brillant , qu'on chérit , qu'on adore ,
 Éclate à son couchant des feux de son aurore .
 O trop heureux les Rois , chéris de leurs Sujets ,
 Qui , comme toi , Louis , par leurs nombreux bienfaits ,
 Rendant leur peuple heureux , sans chercher d'autre
 gloire ,
 Font aux siècles futurs honorer leur mémoire !
 (Par M. Chauvin .)

L' A N E V E R D ,

*Fable imitée de l'Allemand de Hagedorn **.

INVENTE qui voudra. Moi je vais me saisir
 D'un sujet emprunté d'une Muse Germaine ;
 S'il est heureux , j'en aurai moins de peine ,
 Et mes Lecteurs plus de plaisir.

UNE Veuve avancée en âge
 Ne put jamais s'accoutumer
 A l'oïveté du veuvage.

(On devroit , quand on perd l'heureux don de charmer,
 Perdre aussi le besoin d'aimer.)

* M. Gellert a traité aussi le même sujet ; & tous deux l'avoient puisé chez *Wohlgemuch* , ancien Fabuliste.

Elle voulut tâter d'un second mariage.

Cet usage est de tous les lieux :

L'hymen est laid de près ; mais de loin on l'adore :

Celle qu'il traita mal se flatte d'être mieux ;

Celle qui fut heureuse espère l'être encore.

LÉANDRE, un gros garçon des plus appétissans,

Lui donna des desirs, & des desirs pressans.

D'abord de ses amours elle fit un mystère ;

De peur qu'une autre Veuve au gars ne mit en chère.

Un point l'embarraße pourtant ;

C'est d'en parler à sa coinière,

Fine mouche, & rusée autant

Qu'une fille d'Ulysse : « Ecoutez-moi, ma chère,

» Lui dit-elle ; ça, franchement,

» Comment trouvez-vous, là, Léandre ? Il est charmant ;

» Si vous saviez comment ce garçon m'aime !

» C'est le portrait de mon époux....

» Si Léandre n'étoit plus complaisant, plus doux,

» Oh ! je croirois que c'est lui-même.

» Mais je crains les mauvais plaisans,

» Dont médire est l'unique affaire ;

» De nos femmes sur-tout la langue... Ma coinière,

» Sans cela, déjà le Noaire

» Eût écrit nos deux noms sur du papier jimbé ;

» Sans cela Monsieur le Curé

» En auroit dit deux mots en chaire.

» — Quoi ! ce n'est que cela ? mariez-vous toujours,

» Dit la voisine. Allez, vous serez blâsonnée

» Et chanfonnée ;

- » De votre noce on parlera huit jours ;
- » Mais le neuvième (& vous m'en pouvez croire)
- » On n'en parlera plus , pas plus que d'une histoire :
- » De deux mille ans. D'ailleurs cet âne que voilà ,
- » Le lendemain , si l'on veut , fera taire
- » Toute la ville. — Bon !... — Eh ! oui , cet âne-là.
- » Mariez-vous , & puis laissez-moi faire. »

On se décide enfin. D'abord ,
 Pour épouser on appela Léandre ,
 Qui de la veuve aimoit le coffre-fort ,
 Et galamment ne se fit pas attendre.
 De deux époux ainsi l'on voit souvent
 Que l'un se donne & que l'autre se vend.

- LA nouvelle une fois semée ,
 Tout est en l'air ; charivari , grand train.
 Tous les chiens , les goujats sont attroupés soudain
 Aux portes de la mariée.
 Par la Commère aussi rôt est lâché
 L'âne , qu'en perroquet on a peint dès la veille.
 Sur lui de nos Acteurs l'œil demeure attaché.
 On fait un cercle ; on le suit au marché ,
 En glosant sur cette merveille.
- » — Un âne verd ! parbleu , cet animal
 - » Est singulier ! j'en crois l'espèce rare.
 - » Oh ! dans ses faits Nature est bien bizarre !
 - » — Elle eût mieux fait encor , si c'étoit un cheval.
 - » — Que parlez-vous là de Nature ?
 - » Ne parlez que de l'art ; ce n'est qu'une peinture.

G iv

- » — Que dites-vous ? non, Monsieur, non.
 » Avec votre permission,
 » L'art n'est ici pour rien, & j'en suis caution.
 » Cerâne est du pays... des ânes verts. — Sans doute,
 » Du cap verd, s'écrie un Barbier,
 Bel-esprit, grand causeur, & grand aventurier,
 Et qui parlant toujours, veut toujours qu'on l'écoute.
 » Il est du cap verd, sur ma foi.
 » Et tous ces ânes verts, j'en ferois la gageure,
 » Meurent en jaunissant comme fait la verdure :
 » Je me connois en ânes, moi.
 » Hélas ! toute la nuit crioit une matrone,
 » Mes yeux ont, en rêvant, vu cet âne en personne.
 » Prophète de malheur ! je me souviens qu'on vit
 » Jadis, au temps de ma jeunesse,
 » Des souris blanches ; grand détresse ;
 » Et mortalité s'ensuivit.
 » J'y perdis, moi, deux tantes & mon père.
 » Du moment que de ces chats gris,
 » Nommés chartreux, on a peuplé Paris,
 » Tout y va mal, rien n'y prospère.
 » Des chats... chartreux dans un pays !
 » Et le moyen de n'avoir pas la guerre ? »

TELS étoient les savans discours
 Qu'inspira l'âne verd pendant sept ou huit jours.
 La voisine eut raison de garantir l'épreuve.
 Quelque autre objet fut bientôt découvert ;
 Et l'on oublia l'âne verd
 Comme il avoit fait oublier la Veuve.

*Explication de l'Énigme & du Logogryphe
du Mercure précédent.*

LE mot de l'Énigme est *Domino* ; celui du Logogryphe est *Maîtresse*, ou se trouvent *Mai*, *Maître* & *ressé*.

É N I G M E.

JE fus demain, je serai hier.

Not. Cette Énigme est attribuée à M. de Fontenelle, qui pressé, dit-on, par son Mgr le Dauphin, en core enfant, de lui faire des Énigmes, lui proposa sur-le-champ celle-ci à deviner.

L O G O G R Y P H E.

JE t'ai parlé souvent, tu ne m'as jamais vu ;
Et sans t'avoir jamais connu,
J'ai pénétré les replis de ton ame :
Avant qu'il existât, j'avois lu dans ton cœur.
Vieux, jeune, amant, mari, fou, Philosophe, femme,
Trouvent en moi leur précepteur.
Tu trouveras un fleuve ; un grand Prophète ;
Dans les sept pieds qui composent mon nom
Trois Villes ; deux oiseaux ; l'attribut d'Apollon ;
Ce qui rendoit fameux le mont Himette ;
Un jeu connu, ce que dicton Solon ;

G v

Ce qui rend parfait un ouvrage ;
 Un Père de l'Église ; une étoffe ; un pronoms ;
 Et pour t'éclairer davantage ,
 Ce qui souvent a gêné ma raison .

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

THÉÂTRE DE SOCIÉTÉ, par l'Auteur du
Théâtre à l'Usage des Jeunes Personnes.
 2. Vol. in-8°. A Paris, chez Lambert &
 Baudouin, Impr.- Libraires, rue de la
 Harpe, près S. Côme.

LES trois premières Pièces qui se présentent dans ces deux nouveaux Volumes, *la Mère Rivale*, *l'Amant Anonyme* & *les Fausses Délicatesses*, étoient déjà connues du Public ; ce sont les premières que l'Auteur ait publiées : elles reparoissent ici avec des corrections très-heureuses ; car tandis que l'amour-propre aveugle des mauvais Écrivains s'occupe à justifier des productions oubliées, l'amour-propre éclairé du vrai talent lui apprend à perfectionner ce qu'il a fait de bon.

L'Auteur a rempli les vœux de tous les Amateurs du Théâtre en mettant *la Curieuse* en cinq Actes, & en développant l'intrigue qu'elle n'avoit fait qu'indiquer d'abord, pour se conformer au plan de son *Théâtre*

d'Éducation, dont elle avoit banni l'amour. Ces développemens produisent des scènes très-théâtrales; & le seul changement que l'on pourroit désirer, ce seroit peut être que le dénouement fût en action, & qu'on en fit un tableau comme celui qui termine *le Père de Famille*. Il me semble que la catastrophe ainsi exposée sur la Scène seroit plus d'effet qu'en récit. Personne n'en peut trouver les moyens mieux que l'Auteur elle-même, si cette idée lui paroît juste; mais quoi qu'il en soit, *la Curieuse*, telle qu'elle est, me paroît un des Drames les plus intéressans dont notre Théâtre puisse s'enrichir.

Après le chef-d'œuvre de *la Bonne Mère*, il sembleroit difficile à tout autre qu'à l'Auteur de trouver encore de quoi nous intéresser dans *la Tendresse Maternelle*; mais sans doute qu'il est des affections sur lesquelles le talent est inépuisable comme le cœur. Ce nouveau Drame de *la Tendresse Maternelle* est d'une simplicité qui ne peut se soutenir que par la vérité & l'intérêt des détails, & l'Auteur n'a d'autres ressources que celles de la sensibilité. Une mère attend des nouvelles de son fils qui est à l'Armée, & à la veille d'une bataille. La peinture de ses alarmes est tout le sujet de la Pièce; mais cette peinture est si vive & si vraie, les nuances sont si variées & si frappantes, que ce qui paroît n'offrir à peine qu'une Scène, fournit un Acte très-bien rempli. Parmi les

accessoires dont l'Auteur s'est habilement servi pour faire ressortir le fonds, il faut distinguer la Scène septième ; je ne puis même m'empêcher de la transcrire, malgré les bornes étroites qui doivent resserrer cet article. Cette citation suffira pour persuader à tous ceux qui ont fait leurs délices de la lecture du *Théâtre d'Éducation*, que celle du *Théâtre de Société* ne leur promet pas moins de plaisir.

LA MARQUISE.

« Qui vient ? que me veut-on ?

VICTOIRE.

« Ce n'est rien, Madame... c'est Margue-
rite, cette vieille femme que vous avez
tirée de la misère, qui vient pour vous
remercier.

LA MARQUISE.

« Quelle importunité, dans l'état où je
suis!... que ne l'avez-vous renvoyée.

VICTOIRE.

« Je voulois prendre les ordres de Madame.

LA MARQUISE.

« Eh bien, dites-lui que je ne puis voir
personne....

VICTOIRE.

« Cette pauvre femme est bien dans la
peine aussi....

LA MARQUISE.

» Si elle a encore besoin d'argent, qu'on
 » lui en donne...

VICTOIRE.

» Oh, ce n'est pas cela. Mon Dieu ! grâce
 » à Madame, elle se trouve assez riche à
 » présent ; mais c'est qu'elle a un fils...

LA MARQUISE.

» Elle a un fils !....

VICTOIRE.

» Oni ; elle a un fils soldat, &....

LA MARQUISE.

» Elle a un fils soldat !.... Ah, la pauvre
 » femme, que je la plains !.... Qu'on ne la
 » renvoie pas, Victoire, je veux la voir...

VICTOIRE.

» Son fils, justement, est soldat dans le
 » régiment de M. le Comte...

LA MARQUISE.

» Qu'elle vienne, qu'elle vienne...

VICTOIRE.

» Je vais la chercher... elle sera bien con-
 » tente. (*Elle sort.*)

LA MARQUISE, seule.

» Il me sera doux de voir cette pauvre

» femme, de l'entendre, de pleurer avec
 » elle.... Mais, la voici.... Approchez, appro-
 » chez: Victoire, laissez-nous. (*Victoire sort.*)

MARGUERITE.

» Pardon, Madame.

LA MARQUISE.

» Venez....

MARGUERITE.

» Ah, Madame, vous m'avez sauvé la
 » vie par vos généreux secours.... Pardonnez-
 » moi, Madame, si je ne paroiss pas con-
 » tente à vos yeux, & si, malgré moi....

LA MARQUISE.

» Vous pleurez, pauvre femme! qu'elle
 » m'attendrit!....

MARGUERITE.

» Hélas! Madame, c'est que j'ai un fils....

LA MARQUISE.

» Oui, je le fais... Comment s'appelle-t'il?

MARGUERITE.

» La Tulipe, Madame, c'est son nom de
 » guerre; il est dans le régiment de M. le
 » Comte.

LA MARQUISE.

» Quel âge a-t'il?

MARGUERITE.

» Vingt ans, Madame; c'étoit toute ma
 » consolation... Jusqu'au jour de la guerre,
 » j'étois si heureuse, Madame; je me portois
 » bien, je pouvois travailler, j'avois de
 » quoi vivre.

LA MARQUISE.

» Ma chère bonne femme, soyez tran-
 » quille, vous ne manquerez plus de rien.

MARGUERITE.

» Oh, Madame, vous m'avez donné bien
 » au-delà de mes besoins... mais mon fils !
 » hélas, Madame, s'il périt, tout ce que
 » vous avez fait pour moi fera peut-être
 » inutile... je crains bien que le chagrin...

LA MARQUISE.

» Non, non, ma chère amie, le Ciel aura
 » pitié de vous, de moi; il daignera nous
 » rendre nos enfans.

MARGUERITE.

» Ah! je le prie pour le vôtre comme
 » pour le mien.

LA MARQUISE.

» Vous priez Dieu pour mon fils !....

MARGUERITE.

» Ah! oui; Madame, tous les jours; j'ai
 » même commencé une neuvaine.

LA MARQUISE, tirant sa bourse &
lui donnant de l'argent.

» Tenez, mon enfant.

MARGUERITE.

» Madame, en vérité, je n'étois pas venue
pour cela.

LA MARQUISE.

» Prenez, prenez; gardez cet argent pour
votre fils, vous le lui donnerez à son
retour.

MARGUERITE, s'essuyant les yeux.

» Mon pauvre la Tulipe ! Excusez,
Madame, vous savez ce que c'est que
d'être mère....

LA MARQUISE.

» Écoutez-moi.... j'écrirai à mon fils pour
lui recommander le vôtre, & pour qu'il
m'en donne des nouvelles; je lui écrirai
dès ce soir.

MARGUERITE.

» Ah ! Madame, que vous me soulagez;
car si mon fils est blessé, qui est ce qui en
prendroit soin ?

LA MARQUISE.

» Ah Dieu ! quelles funestes idées ! Et si le
mien lui-même !

MARGUERITE.

» Pourvu qu'il ne soit que blessé encore!...
 » Car hélas ! quand on va à la guerre, il n'y
 » a que Dieu qui sache si l'on en reviendra ;
 » & par malheur c'est le plus brave qui y
 » trouve le plus de dangers.... Et mon gar-
 » çon est si hardi, si entreprenant !...

LA MARQUISE.

» Allez, mon enfant, allez ; restez dans
 » ma maison, je vous logerai, je prends
 » soin de vous, je vous garderai toujours
 » chez moi.... Vous reviendrez me voir ;
 » mais dans ce moment, allez.... j'ai besoin
 » d'être seule.

MARGUERITE.

» Dieu vous bénira.... Oui, Madame,
 » vous reverrez votre fils, vous le reverrez
 » bientôt en bonne santé.... mon cœur me
 » le dit....

LA MARQUISE.

» Ah ! pauvre femme !... vous me rani-
 » mez ; voilà le premier moment de conso-
 » lation que je goûte.... Embrassez-moi.... »

Que toute cette Scène est vraie & tou-
 chant ! Cette tendre mère qui est dans les
 tranes, ne voit rien autour d'elle qui ne
 condamne ses alarmes comme outrées &
 excessives ; personne ne sent comme elle :

tout semble étranger à sa douleur. Elle veut être seule. La bienfaisance même, jouissance si douce pour une ame comme la sienne, n'a plus le droit d'interrompre sa solitude. Elle se refuse au plaisir de voir cette pauvre femme dont elle a fait le bonheur; mais cette femme est mère comme elle, elle a un fils, un fils à l'armée! qu'elle vienne! elle est devenue pour la Marquise l'être le plus intéressant; le plus précieux; c'est là le cœur qui entendra le sien; ce n'est plus Marguerite, c'est son égale, son amie; le même intérêt, la même situation les rapproche; & comme cet attrait augmente de moment en moment! combien elle prodigue à cette pauvre Marguerite de caresses, de bontés, de promesses! avec quelle crédule simplicité elle embrasse le présage heureux que lui offre cette bonne femme! C'est qu'en effet un cœur violemment agité est susceptible de tous ces mouvemens; il se prend à tout ce qu'on lui présente; il ne demande pas mieux que d'être trompé pourvu qu'on le soulage un moment. Voilà bien la nature, & voilà le talent qui fait la surprendre & la peindre.

Les bornes prescrites à ces sortes d'articles ne me permettent pas de m'étendre sur l'analyse de *Zélie* & du *Méchant par Air*, deux Drames en cinq Actes. *Zélie* est le premier Ouvrage de la jeunesse de l'Auteur. Aussi y a-t'il dans le plan, s'il est permis de le dire, plus d'imagination que de maturité. Les situations ont de l'intérêt; mais les

moyens paroissent un peu forcés, & le fonds de la Pièce est peut-être trop romanesque.

Le Méchant par Air est bien intrigué. L'idée de ce caractère n'est pas hors de la nature. Il y a en effet des hommes qui s'efforcent d'être, comme on a dit, pires qu'ils ne peuvent, qui s'imaginent que la méchanceté est de bon air; & qui, ne sachant pas que c'est le plus facile de tous les esprits, aiment encore mieux passer pour avoir celui-là que de passer pour n'en pas avoir du tout. Mais le *Méchant par Air* de Mde la Comtesse de G. a-t'il un caractère bien déterminé? Est-ce un homme foible & frivole qu'une vanité déplorable a égaré un moment, & qui peut revenir au bien? Est-ce un cœur entièrement corrompu par l'habitude de la méchanceté? Voilà ce qui n'est peut-être pas assez marqué dans la Pièce; car enfin, un homme qui n'est méchant que par air, doit différer beaucoup de celui qui est né méchant. Au reste, on soumet toutes ces réflexions à l'Auteur elle-même, dont les connoissances dans l'Art du Théâtre peuvent éclairer ses Critiques.

La Cloison est originairement un proverbe que l'Auteur jouoit supérieurement, & dont elle a fait une jolie Comédie. Tout l'artifice de la principale Scène, où deux jeunes amans que leurs parens ont voulu brouiller & séparer l'un de l'autre, s'entretiennent à travers une cloison, consiste à faire répondre l'un des deux personages,

de manière que l'on suppose facilement ce qu'a dit l'autre que l'on n'entend pas. Cette Scène est très-bien faite, & produiroit sur la Scène une illusion très-agreable. On en peut juger par le trait qui la termine. C'est la jeune personne qui parle après l'éclaircissement & la réconciliation. Les tirets marquent les intervalles où l'amant répond.

« Quelle folie !... Que j'appuye ma main
 » sur le mur !... — que j'ôte mon gant !...
 » — Mais comment vous indiquer la place ?...
 » — En frappant !... En vérité , je n'ose —
 » je n'ose... — Allons ; allons, ne vous fâ-
 » chez pas. — (*à elle-même.*) C'est d'une
 » folie, d'une enfance !... — Mais, atten-
 » dez-donc que j'aye ôté mon gant !... (*elle*
 » *appuye sa main sur le mur, en frappant*
 » *doucement...*) — Eh bien, entendez-vous ?
 » elle y est, elle est là, là... (*elle retire sa*
 » *main vivement.*) Ah ! c'est singulier...
 » mais, c'est comme s'il avoit réellement
 » baïsé ma main ; je l'ai senti... j'ai rougi?...
 » mais je crois qu'il me voit... &c. »

Il faut-bien au surplus, chaque fois que l'on a à parler de M^{de} de G. , que le plaisir d'avoir à répéter les mêmes éloges fasse oublier l'embarras de les varier. C'est toujours la même pureté dans le style, la même grâce, la même connoissance du cœur humain & des mœurs du monde. Sa fécondité sur-tout paroîtroit inconcevable, si l'on ne se souvenoit que lorsqu'un Auteur a long-temps médité sur son Art, & accru ses forces dans